

## Philosopher avec Kery James : « *Banlieusard* », plus sartrien que Sartre ?

Rappelons pour commencer l'intérêt que peut avoir la mobilisation d'un auteur issu de la culture populaire. D'une part, comme nous l'avons vu avec Bourdieu, ladite culture tend à être scolairement dévalorisée, pour des raisons qui sont en partie illégitimes ; il est donc légitime de montrer qu'elle peut avoir un intérêt, en indiquant clairement en quoi elle peut nous aider à clarifier des concepts théoriques en les inscrivant dans un discours non académique. Par ailleurs, s'il est vrai qu'aucune idée, aucune thèse ne peut être plus « vraie » lorsqu'elle est soutenue par un représentant de la culture populaire (la validité rationnelle d'un discours ne dépend pas des caractéristiques du locuteur, comme nous l'a montré Kant), en revanche un individu issu d'un milieu populaire peut avoir davantage de *légitimité*, en tant que locuteur, pour tenir ce discours. C'est notamment le cas lorsque le discours lui-même porte sur ce que *devrait* faire un jeune appartenant aux « quartiers ».

### 1) L'inégalité radicale des situations...

Commençons par étudier en quoi le texte de Kery James se rapproche des thèses de Sartre, et en quoi il s'en éloigne. En premier lieu, Kery James établit très clairement la distinction entre l'inégalité des *situations*, et l'équivalence des *libertés*.

L'inégalité des situations, en vertu de laquelle les individus ne font pas tous face aux mêmes difficultés, ni aux mêmes opportunités, est clairement affirmée dès le début du texte (c'est ce qui a valu à son auteur des remarques très critiques de la part de représentants politiques qui, comme le montrera la suite de notre analyse, n'avaient peut-être pas pris la peine de lire le texte en entier.)

L'inégalité des situations est à la fois statique et dynamique : les membres des quartiers populaires ne font pas seulement face à des difficultés plus nombreuses, ils font l'objet d'une véritable *répression* de la part des catégories dominantes. Il existe donc bien deux types de « situations » très différentes, de part et d'autre d'un rapport de force qui apparaît clairement comme un rapport de domination.

*car à ce jour y'a deux France, qui peut le nier ?  
Et moi je suis de la 2eme France, celle de l'insécurité  
Des terroristes potentiels, des assistés (...)*

*Je suis parti de loin, les pieds entravés  
Le système ne m'a rien donné, j'ai du le braver  
Depuis la ligne de départ, ils ont piégé ma course  
Pendant que les keufs me couraient, eux investissaient en bourse (...)*

*Parce qu'on vient de la banlieue, c'est vrai, qu'on a grandi, non  
Les yeux dans les bleus mais des bleus dans les yeux  
Pourquoi nous dans les ghettos, eux à L'ENA  
Nous derrière les barreaux, eux au Sénat  
Ils défendent leurs intérêts, éludent nos problèmes (...)*

*Regarde c'que deviennent nos petits frères*

*D'abord c'est l'échec scolaire, l'exclusion donc la colère  
La violence et les civières, la prison et le cimetière (...)*

*Malgré les déceptions et les dépressions  
Suite à la pression, que chacun d'entre nous ressent  
Malgré la répression et les oppressions  
Les discriminations, puis les arrestations  
Malgré les provocations, les incarcérations  
Le manque de compréhension, les peurs et les pulsions  
Leur désir, de nous maintenir la tête sous l'eau (...)*

*Mais que c'est un crime contre notre avenir que la France commet  
C'est pour les discriminés, souvent incriminés  
Les innocents, qu'ils traitent comme de vrais criminels  
On a l'image des prédateurs, mais on n'est que des proies  
Capables mais coupables et exclus de l'emploi (...)*

*Car y'a 2 fois plus d'obstacles et 2 fois moins d'avantages*

Bien : inégalité radicale des situations, donc. Cette inégalité remet-elle en cause l'inégalité des *libertés* ? Peut-on prendre appui sur ces disparités pour affirmer l'existence d'un *déterminisme* tel que l'avenir d'un jeune de banlieue échappe à son contrôle, soit totalement déterminé par son appartenance sociale, au point que son avenir soit indépendant de sa volonté, de ses efforts, des ses *choix* ? Pour reprendre le refrain : suis-je condamné à l'échec ? Ou, comme le veut Sartre, suis-je condamné à être... libre ?

### 2) ...ne remet pas en cause ma liberté

#### a) en quoi il peut être avantageux de croire au déterminisme social

La réponse donnée par le texte est intéressante, dans la mesure où elle articule deux considérations complémentaires, qui ne sont pas sans rappeler ce que Sartre appelait : la mauvaise foi. D'une part, il est clairement fait mention dans le texte de James d'une incitation lancée à l'endroit du banlieusard de bien vouloir se conformer à l'idée du déterminisme social. On attend du jeune de banlieue qu'il se conforme à ce qu'est censé être le comportement d'un jeune de banlieue : qu'il devienne ce qu'il deviendrait nécessairement si l'on admet la thèse d'un déterminisme social.

La première strophe est intéressante, car « ne pas faire ce qu'on attend de lui » ne revient pas du tout, pour un jeune de banlieue, à rester sagement assis dans les salles de classe et à éviter les trafics ; « ce qu'on attend de lui », c'est qu'il veuille bien faire *ce qu'on s'attend à ce qu'il fasse* : c'est-à-dire, justement, échouer scolairement et se mettre à dealer. Tromper les attentes des dominants, déjouer leurs plans, déstabiliser leurs pronostics, perturber leurs repères, n'exige pas du tout, pour un jeune de banlieue, qu'il se mette à brûler des voitures ; au contraire, il est beaucoup plus perturbant lorsqu'il se met à en vendre, car c'est alors qu'il s'inscrit en faux contre l'avenir qu'il aurait *dû* avoir.

*C' qui n'font pas toujours ce qu'on attend d'eux  
Qui n'disent pas toujours c'que l'on veut entendre d'eux (...)  
C'est c'qu'ils attendent de nous, mais j'ai d'autres projets qu'ils retiennent ça (...)  
J'étais sensé échouer, finir écroué  
La peau trouée (...)  
J'aspire à être un gagnant donné perdant*

On peut donc dire que le jeune de banlieue est incité, par les classes dominantes, à adopter la thèse du déterminisme social, c'est-à-dire à considérer qu'étant données ses origines sociales, il ne peut qu'échouer : qu'il est « condamné à l'échec ».

Mais, pour Kery James, le banlieusard, *lui aussi*, a un intérêt à prendre la posture de la mauvaise foi. S'il admet la thèse du déterminisme social, s'il affirme que, quoi qu'il fasse, il est condamné à l'échec, il n'a plus de raisons d'effectuer le travail, de fournir les efforts qui pourraient — peut-être — lui permettre de « faire mentir les statistiques ». Si de toutes façons je n'ai aucune chance de réussir ; si, plus encore, *je ne peux pas* devenir autre chose qu'un élève en échec scolaire, puis un délinquant, alors il va de soi que toute tentative visant à prendre le contre-pied de ce pronostic est vaine et absurde. Si je suis déterminé par mes origines, alors je ne suis plus *responsable* de mon échec scolaire, je ne suis pas *responsable* de ma délinquance : c'est « le système » qui m'a condamné à cette trajectoire, je n'y suis pour rien.

On le voit, la mauvaise foi sartrienne a deux « avantages » du point de vue du banlieusard : lui épargner les efforts nécessaires à la réussite scolaire et sociale (du moins par la voie légale), et le rendre irresponsable de son échec. Bref, le déterminisme social fonctionne ici comme une « excuse ».

*Parce que la vie est un combat  
pour ceux d'en haut comme pour ceux d'en bas  
Si tu n'acceptes pas ça c'est que t'es qu'un lâche (...)  
Mais une question reste en suspens, qu'a-t-on fait pour nous même ?  
Qu'a-t-on fait pour protéger les nôtres  
des mêmes erreurs que les nôtres ?(...)  
Pour nous c'est dur, mais ça ne doit pas devenir un prétexte  
Il ne suffit pas de chanter, « regarde comme il nous malmène »  
Il faut que tu apprennes, que tu comprennes et que t'entreprennes  
Avant de crier « c'est pas la peine !  
Quoi qu'il advienne, le système nous freine ! »  
A toi de voir ! T'es un lâche ou un soldat ?  
Entreprenns et bats-toi ! (...)  
Si t'aimes pleurer sur ton sort, t'es qu'un lâche, lève-toi et marche*

#### **b) le déterminisme social est une excuse de mauvaise foi**

Tous ces couplets appellent quatre remarques. Les deux premières marquent l'accord de Kery James avec Sartre ; les deux suivantes marquent leurs divergences.

Première remarque : Kery James, comme Sartre, différencie nettement la question de l'inégalité des situations, et celle de la liberté. Si le déterminisme social peut être vécu comme une excuse, il ne peut s'agir que d'une *mauvaise* excuse, dans la mesure où l'homme, quelle que soit la situation à laquelle il fait face, *reste* libre. La situation peut faire en sorte que la réussite scolaire soit *plus difficile* pour moi, si je suis banlieusard, que si j'étais fils de notaire. Certes. Mais c'est à moi de décider si tente de réussir ou non : c'est mon choix, et j'en suis responsable. C'est moi qui décide de me rendre en cours — ou non. C'est moi qui décide de travailler — ou non. C'est moi qui renonce à l'école pour me faire guetteur — ou non. Tous ces choix sont le miens, ce n'est pas « le système » qui décide si, oui ou non, je me bats pour réussir scolairement — ou si je renonce sans essayer : c'est moi. Ce n'est pas « le système » qui décide si je vais faire le revendeur : c'est moi. Bref, « le système » peut me rendre la voie de la réussite légale plus difficile ; mais c'est moi, et moi seul, qui décide si je tente d'y réussir — ou non. Quelle que soit ma situation, si je suis condamné, c'est à être libre ; je suis condamné à *choisir*. Et tenter de renvoyer la responsabilité de mes choix sur « le système », c'est nier une liberté dont il m'est pourtant impossible de me débarrasser ; c'est dire que « je n'avais pas le choix » alors que *j'ai* choisi, c'est dire que « c'est le système qui a fait de moi un délinquant », alors que moi seul ai choisi la manière dont j'ai fait face à une *situation*. Bref : c'est être « de mauvaise foi ».

#### **c) il n'est pas nécessaire d'être certain de réussir pour essayer**

*En attendant des jours meilleurs, j'ai résisté  
Et je continue encore  
Je suis le capitaine dans le bateau de mes efforts*

Deuxième remarque : il ne faudrait surtout pas en conclure que, selon Kery James, *il suffit de vouloir pour réussir*. Si je ne *réussis* pas, je n'en suis pas nécessairement responsable. Si j'ai tout fait pour réussir, mais que mes capacités, mes efforts (et ma chance) ne m'ont pas permis de surmonter les obstacles présents dans la situation, alors non, je ne suis pas *responsable* de mon échec. Ce dont je suis responsable, c'est *d'avoir essayé* — ou non. Mais ce n'est pas parce que j'essaie que je suis assuré de réussir ; en d'autres termes, il faut se garder de prêter à Kery James, ou à Sartre, des formules très discutables (et culpabilisantes) du type : « quand on veut, on peut ». Dire que celui qui échoue scolairement n'a pas réellement cherché à réussir, ce n'est pas de la philosophie, c'est de la bêtise ; et aucun des couplets ne suggère cette idée. En revanche, on peut dire que « pour pouvoir, il faut vouloir » : seul celui qui *tente* de réussir, qui s'en donne les moyens en termes d'efforts, de persévérance et de travail, *peut* réussir — ce qui n'implique pas qu'il réussira nécessairement.

On peut ici reprendre la métaphore « guerrière » du texte ; ce n'est pas parce qu'une armée *tente* réellement de gagner une guerre — qu'elle gagnera nécessairement. En revanche, c'est parce qu'elle le tente réellement — qu'elle *peut* réussir. Et ce dont elle est responsable, et dont elle seule est responsable, c'est bien de *tenter* ; la réussite ne dépend jamais uniquement d'elle, elle dépend toujours *aussi* de la situation (dont fait partie la détermination de l'armée ennemie). Là encore, Sartre et Kery James s'accordent : pour l'un comme pour l'autre, je suis responsable de ce que je *fais*, non de toutes les *conséquences* de mes actions.

#### **d) il est possible de réussir : je ne suis pas condamné à l'échec**

Troisième remarque : chez Sartre, la question de savoir si je *peux* réussir — n'est même pas nécessairement pertinente. Après tout, je peux fort bien décider de *tenter* une voie... dont je sais qu'elle mènera à l'échec. Le poète courtois du Moyen-Âge affirme *dès le départ* qu'il *ne parviendra pas* à séduire la belle à laquelle il dédie ses poèmes ; cela ne l'empêche pas — au contraire — d'écrire ses poèmes. Car le choix qui lui semble le plus noble, ce n'est pas nécessairement celui qui mène à la réussite ; au contraire : quoi de plus beau (du point de vue du poète courtois) qu'un chant *désespéré*, c'est-à-dire : sans espoir de réussite ? Cette démarche vaut pour tous les romantiques : ce n'est pas parce que l'on pense qu'une démarche *ne peut pas aboutir* — qu'il faut l'abandonner. Lorenzaccio sait *dès le départ* que sa tentative est vaine : ce n'est pas une raison pour ne pas la tenter. Comme le dit Cyrano de Bergerac dans la pièce d'Edmond Rostand : *c'est tellement plus beau lorsque c'est inutile...* Cette optique est conforme à la formule de Sartre selon laquelle : « il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre » ; car, encore une fois, ce dont je suis responsable, c'est de ce que je *fais*, non des conséquences. Si on me demande de dénoncer un ami (sous peine de sanction), même si je sais que par ailleurs ce camarade *sera* nécessairement dénoncé, et que par conséquent mon sacrifice n'a aucune chance de changer son sort, c'est encore à moi qu'il revient de choisir si je dénonce mon ami — ou non.

Bien. Mais Kery James n'est pas un poète romantique. Par conséquent, l'une des raisons sur lesquelles il insiste pour justifier son refus du déterminisme social, c'est qu'il *est possible* de réussir, même pour un banlieusard. Attention : il ne suffit pas, encore une fois, de dire que celui qui tente réellement de réussir réussira *nécessairement* — ce serait commettre l'erreur que nous avons relevée dans la remarque n° 2. Mais Kery James tient néanmoins à souligner qu'il n'est jamais *impossible* de réussir, et que par conséquent, relever le défi représenté par la situation, c'est bien être un soldat — non un kamikaze. Plusieurs couplets vont en ce sens, mais à cet égard le plus explicite est sans doute le clip qui accompagne la chanson ; clip durant lequel on voit se succéder, presque sans interruption, des photographies ou vidéos d'individus qui, *bien qu'eux-mêmes* issus des banlieues, ont « réussi ». Il s'agit ici d'une preuve par le fait : il *est possible* de réussir, la preuve : certains le font. Et le premier exemple, c'est évidemment — Kery James lui-même.

*Même s'il me faut 2 fois plus de courage, 2 fois plus de rage  
Car y'a 2 fois plus d'obstacles et 2 fois moins d'avantage  
Et alors ?! Ma victoire aura 2 fois plus de goût*

### e) la mauvaise foi est un acte de lâcheté

Quatrième remarque : nous avons remarqué combien il était important de distinguer, chez Sartre, l'idée de « mauvaise foi » de tout jugement *moral*. Pour des raisons qui sont liées aux principes mêmes de l'existentialisme (le courant philosophique auquel Sartre appartient), il *est impossible* à Sartre de porter un jugement *moral* sur les choix d'un autre, qu'il soit ou non de mauvaise foi. Pour Sartre, dire que quelqu'un est de mauvaise foi, c'est donc un simple *constat* (puisque l'homme est libre, il ne peut pas faire comme s'il ne l'était pas), et non un jugement moral.

Le cas est très différent dans le cas de « Banlieusard », puisque Kery James substitue directement au qualificatif de mauvaise foi l'accusation de *lâcheté*. Celui qui se prétend

déterminé, celui qui nie sa liberté, celui qui prétend qu'il est « condamné à l'échec », ce n'est pas seulement quelqu'un qui commet l'erreur théorique de se présenter comme *non* libre alors qu'il l'est : c'est d'abord un *lâche*.

*Si tu n'acceptes pas ça c'est que t'es qu'un lâche (...)*

*A toi de voir ! T'es un lâche ou un soldat ?(...)*

*Si t'aimes pleurer sur ton sort, t'es qu'un lâche, lève-toi et marche*

On voit ici en quoi le recours à un auteur lui-même issu des « quartiers » peut avoir un intérêt. Si un gentil fils de bourgeois comme Sartre, qui a joui dans son enfance de toutes les opportunités dont on peut jouir pour réussir scolairement, venait taxer de « lâches » ceux qui, issus de milieux défavorisés, renoncent à la réussite scolaire... l'accusation aurait quelque chose d'embarrassant. Mais quand elle est proférée par un Kery James, elle vaut la peine qu'on s'interroge : en quoi s'agit-il de *lâcheté* ?

### 3) Les raisons pour lesquelles la mauvaise foi relève de la lâcheté

Il est préférable de repartir de l'analyse du concept de « lâcheté » ; le lâche, c'est celui qui refuse de mener un combat, de rester à son poste, de remplir ses devoirs, ses obligations ou sa mission, par peur ou par faiblesse. Quel est donc ce « poste » qu'abandonne le banlieusard, quelle est la « mission » à laquelle il fait défaut ? Si le banlieusard est un « soldat », quelle armée déserte-t-il lorsqu'il se fait candidat de la mauvaise foi ?

#### a) la vie est un combat qu'il faut mener

La première réponse donnée par le texte n'est pas très décisive : *la vie* est un combat pour tous, favorisés ou non. Cette réponse est intéressante si on la rapporte au fait que *tous* les hommes sont libres, quelle que soit leur situation, qu'ils sont tous responsables de la manière dont ils font face à ces situations, et qu'aucune situation ne nous épargne la responsabilité de nos choix. Le combat à mener, ce serait donc le « combat de la vie »... Mais il faut bien admettre que le texte lui-même tend à indiquer que le combat, du moins celui de la réussite scolaire-sociale, n'est pas de la même intensité selon l'origine sociale du combattant ; taxer de lâche celui pour lequel le combat est le plus difficile semble donc discutable.

#### b) la dette envers les générations antérieures

La deuxième réponse donnée dans le texte concerne le devoir que les banlieusards d'aujourd'hui ont à l'égard des générations qui les ont précédés.

*On est condamné à réussir*

*A franchir les barrières, construire des carrières*

*Regardes c'qu'ont accompli nos parents*

*C'qu'ils ont subi pour qu'on accède à l'éducation*

*Où serait-on sans leurs sacrifices ?*

*Comme Mahmoud pour Thays.....*

*Bien sur que le travail a du mérite*

*O combien j'admire nos pères  
Manutentionnaires mais fiers  
Si on gâche où tout est le respect ?  
Si on échoue où est le progrès ?  
Chaque fils d'immigré est en mission*

La lâcheté de la désertion prend sens dans la mesure où on la rapporte ici à une *dette*, porteuse d'obligations : si les générations antérieures se sont sacrifiées pour que celles d'aujourd'hui puissent accéder à l'éducation (nationale), refuser de mettre cette chance à profit, c'est cracher sur un héritage bâti sur la souffrance des aînés. La lâcheté est donc ici le corrélat de *l'irrespect*, puisqu'il réduit le sacrifice à néant. Par ailleurs, cette référence aux générations antérieures permet au passage de valoriser le *travail* : puisque c'est d'abord en tant que *travailleurs* que ces premiers immigrés se sont signalés sur le sol français, pour répondre à une demande (très) pressante de main d'œuvre en métropole. L'histoire des banlieues est ainsi inséparable de la constitution, dans les années 1950, des Foyers de travailleurs migrants mis en place par l'État pour héberger cette main-d'œuvre tout en la maintenant à l'écart de la population.

### c) la lutte contre la domination est un devoir

Mais le texte donne une troisième réponse, qui ne rapporte plus la lutte à celle de la vie en général, ni à celle des générations antérieures, mais à ce combat que doit livrer tout membre d'une catégorie sociale dominée : le combat *contre* la domination elle-même. C'est bien à la lutte *révolutionnaire* que manque ce « déserteur » qu'est l'adepte de la mauvaise foi, la lutte contre l'inégalité des situations affirmée dès le début du texte. Bref, le combat que doit assumer le banlieusard, c'est justement ce combat *contre* l'inégalité des situations, corrélat d'un rapport de domination.

C'est ce qu'indique clairement le couplet qui *précède* celui avec lequel nous avons débuté cette analyse, et qui concerne la « dualité » interne de la France. Le combat que livre explicitement Kery James, ce n'est pas celui d'une France *contre une autre* (contrairement à ce que certains ont voulu entendre), c'est celui que mènent tous ceux qui portent l'idéal d'une nation *non* divisée :

*On n'est pas condamné à l'échec, voilà l'chant des combattants  
Banlieusard et fier de l'être, j'ai écrit l'hymne des battants  
C'est 1 pour les miens, arabes et noirs pour la plupart  
Et pour mes babtous, prolétaires et banlieusards  
Le 2, ce sera pour ceux qui rêvent d'une France unifiée*

Il faut rappeler ici ce que nous avons indiqué précédemment : ce qui peut remettre en cause le rapport de domination, ce n'est certainement pas le fait, pour un banlieusard, d'épouser le personnage que lui tend la carte du « déterminisme social ». En devenant « décrocheur » scolaire, puis délinquant, en allant brûler des voitures de temps à autre, le banlieusard ne fait précisément que ce qu'on lui demande de faire, ce qu'on attend de lui qu'il fasse, ce qu'on s'attend à ce qu'il fasse. Rien là, en effet, qui soit susceptible de remettre en cause un rapport de domination — au contraire. Brûler une voiture ou mettre le feu à une poubelle n'a jamais déstabilisé le moindre rapport de domination ; bien au contraire, c'est précisément le type

d'attitudes qui permet de légitimer la surveillance, le contrôle — et la répression. De ce point de vue, le délinquant partage avec le terroriste ce privilège douteux de nourrir la *peur* sans laquelle aucun système répressif ne peut parvenir à se développer.

Devenir délinquant n'est donc pas un geste *révolutionnaire* pour un banlieusard : c'est, nous dit Kery James, un acte de *servilité*, puisque cela ne peut que mener à un renforcement de la répression, à une intensification des stigmatisations, tout en confirmant les attentes de tous ceux qui donnent le banlieusard *pendant*.

Quant à cette autre forme de « désertion » que constitue la consommation de haschich, on voit assez clairement en quoi la marijuana peut jouer le rôle que Marx faisait jouer à la religion : celui d'opium du peuple. Là encore, la consommation de stupéfiants n'est pas un geste d'insoumission à l'égard d'un système social (lequel ne risque pas d'être déstabilisé par ce type d'infractions... mais peut en revanche prendre appui sur lui pour justifier des incarcérations) ; c'est au contraire un geste de *résignation*, d'abdication, qui détruit ce qui, dans le banlieusard, aurait pu faire de lui un soldat de la libération.

*Tu ne peux pas laisser, s'évaporer tes rêves en fumée  
Dans un hall enfumé  
A fumer des substances qui brisent ta volonté  
Anesthésient tes désirs et noient tes capacités*

Ce qui est réellement *révolutionnaire*, dit Kery James, ce n'est donc pas de brûler des voitures, c'est d'en vendre ; ce n'est pas de désertir l'école — c'est d'y réussir ; ce n'est pas de fumer du haschich — c'est de devenir plus conscient. Car c'est de cette manière que le banlieusard perturbe les attentes, déjoue les pronostics, c'est en cela qu'il devient *imprévisible* ; plus encore, c'est grâce à cela qu'il se dote lui-même des atouts qui lui permettront par la suite de *comprendre*, mais aussi *d'agir* sur la réalité sociale, de manière à pouvoir gripper (et pourquoi pas : détruire) les rouages des mécanismes de domination. De ce point de vue, la réussite scolaire est une arme beaucoup plus efficace que la bombe aérosol.

*J'veux pas brûler des voitures, je veux en construire, puis en vendre (...)  
si le savoir est une arme soit donc armé  
Car sans lui nous sommes désarmés*

On comprend bien, dans ce cas, en quoi la mauvaise foi de celui qui, se considérant comme « déterminé à l'échec », renonce à mener le combat de la réussite scolaire et sociale, peut être considérée comme un acte de lâcheté. Car elle revient à ne pas livrer le véritable combat qu'il faudrait livrer *contre la domination elle-même* ; et non contre tel ou tel malheureux propriétaire de voiture, ou tel ou tel membre des forces de l'ordre, ce qui revient tout simplement à *jouer le jeu* des dominants — ce qui est aux limites de la trahison... Les larmes de celui qui se lamente sur sa *situation* pour justifier son manque d'efforts pour réussir sont des larmes de faibles, elles ne sont qu'un geste de résignation, et donc de soumission. Les seules larmes qui sont dignes de celui qui relève le défi de la lutte *contre la domination* (et non contre les dominants) sont les larmes du soldat — mieux, du révolutionnaire :

*Et si tu pleures, pleure des larmes de détermination  
Car ceci n'est pas une plainte, c'est une révolution !*

#### 4) Le problème de l'engagement

Bien. Mais il faut alors affronter un paradoxe. Que le fait d'assumer pleinement notre liberté nous conduise à mener un combat *pour* la liberté, cela ne fait que renforcer le lien qui unit Sartre et Kery James. Pour Sartre également, assumer sa liberté aboutit logiquement à mener un combat en faveur de la liberté ; mais justement, pour Sartre, le point d'aboutissement de cette affirmation de la liberté, de ce combat pour la liberté, c'est *l'engagement* politique. Pour Sartre, affirmer et assumer sa liberté, c'est *s'engager*.

Or il est très curieux de constater que, alors même que Kery James relie, lui aussi, le fait d'assumer sa liberté et le fait de s'engager pour la liberté, dans une lutte contre les formes de domination, l'engagement proprement *politique*, lui... brille par son absence ! Si l'engagement en cause dans le texte peut bien être considéré comme étant de nature « politique » (comment une lutte pour l'émancipation des classes dominées ne le serait-elle pas ?), en revanche à *aucun moment* dans le texte il n'est fait référence à l'engagement au sein d'un *parti* politique, ou d'une quelconque forme *d'organisation* politique.

Cela peut sembler étrange, et ce d'autant plus que le début du texte semblait nous indiquer la voie qu'il fallait emprunter pour déstabiliser les rapports de domination : si les dominants exercent leur domination depuis ces institutions que sont « l'ENA » ou le « Sénat », si ce sont ces institutions qui servent de dispositif de légalisation et d'institutionnalisation de la domination, alors il semblerait logique de penser que *ce sont ces instances* au sein desquelles il faut entrer pour venir perturber les rouages de la domination. Le combat pour la réussite scolaire, que Kery James engage les banlieusards à livrer, serait alors l'une des étapes permettant d'accéder à ces « lieux de pouvoir » au sein desquels se négocient les lois.

Si telle était l'approche de Kery James, on pourrait alors sans difficultés en rapport avec d'autres combats antérieurs, et notamment celui que le parti communiste livrait dans la première partie du XX<sup>e</sup> siècle contre la domination du « prolétariat » par les « classes dominantes ». La logique du parti communiste, c'était en effet d'associer, de coaliser, de fédérer, d'organiser tous les exploités dans un *parti* politique, lequel pourrait ainsi, par le biais du jeu démocratique, gagner les instances du pouvoir politique, jusqu'à la prise du pouvoir de l'Etat.

Or il est frappant de constater que cet objectif proprement politique n'apparaît *nulle part* dans le texte de Kery James. A aucun moment ne surgit l'idée selon laquelle il faudrait pénétrer au sein des instances parlementaires, chercher à convaincre les opprimés de s'organiser au sein d'un parti, de désigner des représentants susceptibles d'être les porte-parole des dominés au sein des instances d'Etat. Dans le texte de Kery James, il n'est nullement question de syndicalisme, d'obtention de sièges de députés, d'organisation politique, etc. Manifestement, pour « politique » qu'elle soit, la lutte contre la domination n'est pas supposée prendre les formes classiques de l'engagement politique. Pourquoi ?

#### 5) Engagement révolutionnaire ou ambition personnelle ?

Avant de chercher à répondre à cette question, on peut chercher dans le texte ce qui est censé tenir lieu d'engagement politique ; au premier abord, la réponse semble assez perturbante, voire dérangeante. Car quel est le point d'aboutissement du « révolutionnaire » ? Quels sont les critères de la « réussite » de l'engagement ?

*Il est temps que la 2<sup>ème</sup> France s'éveille*

*J'ai envie d'être plus direct, il est temps qu'on fasse de l'oseille*

Au premier abord, cela ne ressemble pas beaucoup à une motivation proprement politique.

*J'veux pas brûler des voitures, je veux en construire, puis en vendre*

*On est condamné à réussir*

*A franchir les barrières, construire des carrières*

Soit. Mais en quoi s'agit-il ici d'une démarche révolutionnaire... si l'on se refuse à confondre engagement politique et ambition personnelle ? En quoi le fait qu'un banlieusard devienne riche en se mettant à vendre des voitures peut-il remettre en cause un rapport de domination ? Certes, brûler des voitures ou devenir toxicomane c'est, nous l'avons vu, jouer le jeu des dominants ; mais en quoi cet idéal de la réussite *économique* et *individuelle* peut-il être considéré comme un support pour la lutte *politique* contre la domination ? De façon générale, quand un « révolutionnaire » se fixe comme objectif de « faire de l'oseille » en vendant des voitures... c'est qu'il a déjà cessé d'être un révolutionnaire depuis longtemps. Comment diable peut-on concilier la dimension politique du texte de Kery James, qui semble un appel à la révolution (par la voie de la réussite scolaire et de la réussite légale, certes ; mais révolution néanmoins), et cette apologie de ce qui semble bien être un individualisme radical, plus proche du modèle de « self-made man » américain que de tout mouvement de résistance ?

#### 6) L'intérêt sociologique de « Banlieusard »

##### a) Un impératif stratégique ?

Pour le comprendre, il faut sans doute envisager deux ordres de réponses. Le premier est de type stratégique ; même en admettant que le but soit révolutionnaire, tout militant un peu expérimenté sait que l'on ne fait pas une révolution en ne parlant *que* de liberté et de justice sociale. Ce qui caractérise l'opprimé, ce n'est pas seulement qu'il est bafoué dans ses droits, c'est aussi qu'il vit dans des conditions dégradées, exclu de l'accès aux biens et aux services qu'il peut certes condamner « de bouche » (comme on disait autrefois), mais que, le plus souvent, il ne peut s'empêcher de convoiter. Le « pauvre » n'est pas seulement quelqu'un qui rêve de liberté, c'est aussi quelqu'un qui rêve... d'être riche — ou, du moins, moins pauvre. Ceci constitue sans doute une première piste pour comprendre cet « économisme » un peu cru du texte de James, qui fait de l'enrichissement personnel l'un des buts de ce soldat dont les larmes de détermination devaient sonner l'annonce d'une révolution.

Mais poussons plus loin. Si le recours à ce rêve (très individualiste) de réussite économique est aussi nécessaire, n'est-ce pas parce que les idéaux proprement *politiques*, ciblés sur la liberté, l'égalité, la justice sociale (etc.) ont, quant à eux, perdu de leur puissance de mobilisation ? Si Kery James semble estimer que ses frères des banlieues ne seront guère portés à entrer en résistance s'il claironne : « chômeurs de toute la nation, unissez-vous, votez pour... », n'est-ce pas parce que la force de ce type de discours (que l'on qualifie aujourd'hui assez facilement de « rhétorique » politique) s'est *usée* auprès de ce public qui, justement, ne semble plus constituer un « électorat », mais bien un... abstentionnat ?

## b) Les mutations contemporaines de l'espace politique

Pour répondre à cette question, il est intéressant de se tourner vers les formes prises par l'engagement de l'auteur lui-même. De façon significative, Kery James s'est toujours abstenu de tout soutien clair à quelque parti politique que ce soit. Même s'il n'est pas très difficile de discerner une « tendance » politique à travers la lignée globale de ses interventions, médiatiques ou autres, Kery James n'a jamais défendu les couleurs d'aucun parti. Alors même qu'il était présent à la Fête de l'Humanité en 2008, il a déclaré : « Très sincèrement, ma venue ne témoigne pas d'un engagement politique concret aux côtés de la gauche. (...) J'ai ma manière de faire des choses pour que cela avance concrètement, à travers ma musique et ce que je fais dans la vie de tous les jours. C'est aussi politique ».

Nous revoici donc à notre point de départ : si l'engagement politique ne prend pas la voie des institutions politiques, des organisations politiques, des partis politiques, à travers des formes de militantisme politique, alors *en quoi* est-il politique ? Encore une fois, en quoi le fait de faire de l'oseille en vendant des voitures peut-il être considéré comme une forme d'engagement politique ? Quelle peut en être la portée « révolutionnaire » ?

On pourrait songer à cette voie qu'illustre Kery James : celle de l'engagement *artistique*, à travers l'art engagé. Nous nous rapprocherions alors de Sartre, selon lequel la littérature (et tous les arts liés au langage) étaient *par nature* des arts « engagés ». Mais, outre que tous les banlieusards ne peuvent ambitionner de devenir poètes, on a encore du mal à voir en quoi la vente lucrative de véhicules pourrait être comparée à une forme d'art engagé...

Sans doute faut-il adopter sur le texte de Kery James un point de vue plus « sociologique » pour trouver une voie de résolution. Car l'une des mutations fondamentales qui s'est opérée à la fin du XX<sup>e</sup> siècle dans le domaine politique a, précisément, été la montée en puissance d'organisations non proprement « politiques », au sens classique, dans le jeu des négociations politiques. Qu'il s'agisse des ONG, des associations, et de toutes les formes d'organisation dites de « société civile », ces nouveaux acteurs ont fait une entrée de plus en plus marquée dans les instances de pouvoir, nationales et internationales. Ces nouveaux acteurs, comme Greenpeace, Amnesty International, Oxfam, WWF, etc. et un nombre toujours plus considérable d'associations ne sont pas des partis ; leurs membres n'ont pas de « portefeuilles » ministériels, ni de « fauteuils » parlementaires, ils ne sont pas nécessairement délégués syndicaux. Ce sont des associations d'individus, qui tentent de peser sur les orientations et les stratégies politiques sans « faire » de la politique.

## c) Pouvoir économique, pouvoir politique

Revenons maintenant à notre question de départ : en quoi le fait de devenir un riche concessionnaire automobile et, plus largement, un entrepreneur prospère peut-il permettre de s'engager politiquement (au service, donc, de la lutte contre les formes de domination) ? Cet entrepreneur le peut au moins de deux façons : soit en s'abstenant de mettre lui-même en œuvre les procédures de discriminations sociales auxquelles le texte fait clairement référence, voire en mettant en œuvre des procédures de discrimination « positive ». Un entrepreneur issu des quartiers *peut* en effet refuser de développer son entreprise *ailleurs* que dans son

bassin d'origine, et tenter de recruter *de préférence* la main d'œuvre locale, dont Kery James nous dit qu'elle est exclue de l'emploi. Si les jeunes des quartiers sont discriminés lors des entretiens d'embauche, on peut penser qu'un entrepreneur lui-même issu des banlieues tentera de son côté de briser cette ségrégation sociale en recrutant massivement les jeunes issus de ce « vivier » économique qu'est la banlieue. On voit ici que le « soldat » banlieusard n'est pas devenu député ; mais il parvient néanmoins à se glisser dans les rouages *économiques* de la domination, dont les formes les plus discriminatoires ne sont pas nécessairement instituées par la loi. Si la loi interdit déjà les recrutements discriminatoires, quel meilleur poste puis-je occuper, pour lutter contre ces discriminations, que le poste économique — de recruteur ?

De même, l'entrepreneur « banlieusard » pourra mettre sa puissance économique et sociale au service d'une association (et non d'un parti) qui, elle-même, vise à lutter contre les diverses formes de ségrégation sociale.

En ce qui concerne la première possibilité, il est difficile de chercher confirmation dans le parcours de Kery James, lui-même n'étant pas à proprement parler un « entrepreneur ». En revanche, en ce qui concerne la seconde possibilité, la confirmation est assez claire : puisque Kery James a lui-même fondé, en 2007, l'ACES (Apprendre, Comprendre, Entreprendre et Servir), association qui propose du soutien scolaire aux enfants défavorisés.<sup>1</sup>

## Conclusion

On voit donc ici que le texte de James, outre l'intérêt philosophique qu'il représente pour l'illustration de l'approche sartrienne, possède aussi un intérêt *sociologique* : ce qu'indique la dernière divergence entre Kery James et Sartre, concernant les formes de l'engagement politique, illustre l'une des mutations qui s'est opérées dans le champ politique durant les dernières décennies. Désormais, auprès d'un grand nombre de membres des catégories défavorisées, et auprès des « leaders » qui les représentent, la lutte contre la domination, si elle est bien reconnue comme une lutte politique, se trouve déconnectée des formes traditionnelles de l'engagement et de la participation politiques (ce qui est lié à ce que l'on nomme parfois le « discrédit » des représentants politiques). Le révolutionnaire nouveau, ce n'est pas le député ou le syndicaliste, c'est... l'entrepreneur ; l'institution militante, ce n'est plus le parti politique, c'est l'association. Telle est sans doute la raison pour laquelle, dans le texte de James, si la réussite scolaire reste bien l'un des enjeux de la lutte politique, elle se trouve déconnectée de ce qui en constituait auparavant la suite logique : la participation électorale.

La question qui reste posée est celle qui demande si ces nouvelles formes de lutte politique peuvent s'avérer plus efficaces que les formes traditionnelles pour l'instauration de « contre-pouvoirs » susceptibles de déstabiliser les rapports de domination ; dans le domaine de la politique internationale, les courants altermondialistes ont montré que ces nouvelles formes d'organisation politique pouvaient produire des résultats intéressants. Au niveau national, il n'est pas certain que la vie associative puisse compenser les effets de l'abstentionnisme.

---

<sup>1</sup> : Il semble malheureusement que cette association ait peu d'existence réelle ; mis à part sa création et quelques vidéos de Kery James expliquant son projet, on ne trouve sur le web aucune information témoignant de l'activité de l'association. La page facebook semble totalement inactive, le lien vers le site de l'association est mort.